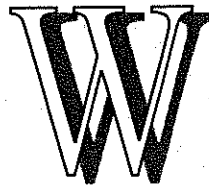


GEORGES PEREC



ou le souvenir d'enfance

Il y a dans ce livre deux textes simplement alternés ; il pourrait presque sembler qu'ils n'ont rien en commun, mais ils sont pourtant inextricablement enchevêtrés, comme si aucun des deux ne pouvait exister seul, comme si de leur rencontre seule, de cette lumière lointaine qu'ils jettent l'un sur l'autre, pouvait se révéler ce qui n'est jamais tout à fait dit dans l'un, jamais tout à fait dit dans l'autre, mais seulement dans leur fragile intersection.

L'un de ces textes appartient tout entier à l'imaginaire : c'est un roman d'aventures, la reconstitution, arbitraire mais minutieuse, d'un fantasme enfantin évoquant une cité régie par l'idéal olympique. L'autre texte est une autobiographie : le récit fragmentaire d'une vie d'enfant pendant la guerre, un récit pauvre d'exploits et de souvenirs, fait de bribes éparses, d'absences, d'oublis, de doutes, d'hypothèses, d'anecdotes maigres. Le récit d'aventures, à côté, a quelque chose de grandiose, ou peut-être de suspect. Car il commence par raconter une histoire et, d'un seul coup, se lance dans une autre : dans cette rupture, cette cassure qui suspend le récit autour d'on ne sait quelle attente, se trouve le lieu initial d'où est sorti ce livre, ces *points de suspension* auxquels se sont accrochés les fils rompus de l'enfance et la trame de l'écriture.

G. P.



9 782070 733163



93-IV

A73316

ISBN 978-2-07-073316-3

Je n'ai pas de souvenirs d'enfance. Jusqu'à ma douzième année à peu près, mon histoire tient en quelques lignes : j'ai perdu mon père à quatre ans, ma mère à six ; j'ai passé la guerre dans diverses pensions de Villard-de-Lans. En 1945, la sœur de mon père et son mari m'adoptèrent.

Cette absence d'histoire m'a longtemps rassuré : sa sécheresse objective, son évidence apparente, son innocence, me protégeaient, mais de quoi me protégeaient-elles, sinon précisément de mon histoire, de mon histoire vécue, de mon histoire réelle, de mon histoire à moi qui, on peut le supposer, n'était ni sèche, ni objective, ni apparemment évidente, ni évidemment innocente ?

« Je n'ai pas de souvenirs d'enfance » : je posais cette affirmation avec assurance, avec presque une sorte de défi. L'on n'avait pas à m'interroger sur cette question. Elle n'était pas inscrite à mon programme. J'en étais dispensé : une autre histoire, la Grande, l'Histoire avec sa grande hache, avait déjà répondu à ma place : la guerre, les camps.

À treize ans, j'inventai, racontai et dessinai une

Georges PEREC,

W

ou le souvenir d'enfance

(1975)

histoire. Plus tard, je l'oubliai. Il y a sept ans, un soir, à Venise, je me souvins tout à coup que cette histoire s'appelait « W » et qu'elle était, d'une certaine façon, sinon l'histoire, du moins une histoire de mon enfance.

En dehors du titre brusquement restitué, je n'avais pratiquement aucun souvenir de W. Tout ce que j'en savais tient en moins de deux lignes : la vie d'une société exclusivement préoccupée de sport, sur un îlot de la Terre de Feu.

Une fois de plus, les pièges de l'écriture se mirent en place. Une fois de plus, je fus comme un enfant qui joue à cache-cache et qui ne sait pas ce qu'il craint ou désire le plus : rester caché, être découvert.

Je retrouvai plus tard quelques-uns des dessins que j'avais faits vers treize ans. Grâce à eux, je réinventai W et l'écrivis, le publiant au fur et à mesure, en feuilleton, dans *La Quinzaine littéraire*, entre septembre 1969 et août 1970.

Aujourd'hui, quatre ans plus tard, j'entreprends de mettre un terme — je veux tout autant dire par là « tracer les limites » que « donner un nom » — à ce lent déchiffrement. W ne ressemble pas plus à mon fantasme olympique que ce fantasme olympique ne ressemblait à mon enfance. Mais dans le réseau qu'ils tissent comme dans la lecture que j'en fais, je sais que se trouve inscrit et décrit le chemin que j'ai parcouru, le cheminement de mon histoire et l'histoire de mon cheminement.

Nathalie SARRAUTE, *Enfance* (1983)

- Alors, tu vas vraiment faire ça ? « Évoquer tes souvenirs d'enfance »... Comme ces mots te gênent, tu ne les aimes pas. Mais reconnais que ce sont les seuls mots qui conviennent. Tu veux « évoquer tes souvenirs »... il n'y a pas à tortiller, c'est bien ça.

- Oui, je n'y peux rien, ça me tente, je ne sais pas pourquoi...

- C'est peut-être... est-ce que ce ne serait pas... on ne s'en rend parfois pas compte... c'est peut-être que tes forces déclinent...

- Non, je ne crois pas... du moins je ne le sens pas...

- Et pourtant ce que tu veux faire... « évoquer tes souvenirs »... est-ce que ce ne serait pas...

- Oh, je t'en prie...

- Si, il faut se le demander : est-ce que ce ne serait pas prendre ta retraite ? te ranger ? quitter ton élément, où jusqu'ici, tant bien que mal...

- Oui, comme tu dis, tant bien que mal.

- Peut-être, mais c'est le seul où tu aies jamais pu vivre... celui...

- Oh, à quoi bon ? je le connais.

- Est-ce vrai ? Tu n'as vraiment pas oublié comment c'était là-bas ? comme là-bas tout fluctue, se transforme, s'échappe... tu avances à tâtons, toujours cherchant, te tendant... vers quoi ? qu'est-ce que c'est ? ça ne ressemble à rien... personne n'en parle... ça se dérobe, tu l'agrippes comme tu peux, tu le pousses... où ? n'importe où, pourvu que ça trouve un milieu propice où ça se développe, où ça parvienne peut-être à vivre... Tiens, rien que d'y penser...

- Oui, ça te rend grandiloquent. Je dirai même outreucidant. Je me demande si ce n'est pas toujours cette même crainte... Souviens-toi comme elle revient chaque fois que quelque chose d'encore informe se propose... Ce qui nous est resté des anciennes tentatives nous paraît toujours avoir l'avantage sur ce qui tremblote quelque part dans les limbes...

- Mais justement, ce que je crains, cette fois, c'est que ça ne tremble pas... pas assez... que ce soit fixé une fois pour toutes, du « tout cuit », donné d'avance...

- Rassure-toi pour ce qui est d'être donné... c'est encore tout vacillant, aucun mot écrit, aucune parole ne l'ont encore touché, il me semble que ça palpite faiblement... hors des mots... comme toujours... des petits bouts de quelque chose d'encore vivant... je voudrais, avant qu'ils disparaissent... laisse-moi...

J'étais assise, encore au Luxembourg, sur un banc du jardin anglais, entre mon père et la jeune femme qui m'avait fait danser dans la grande chambre claire de la rue Boissonnade. Il y avait, posé sur le banc entre nous ou sur les genoux de l'un d'eux, un gros livre relié... il me semble que c'étaient les *Contes* d'Andersen.

Je venais d'en écouter un passage... je regardais les espaliers en fleurs le long du petit mur de briques roses, les arbres fleuris, la pelouse d'un vent étincelant jonchée de pâquerettes, de pétales blancs et roses, le ciel, bien sûr, était bleu, et l'air semblait vibrer légèrement... et à ce moment-là, c'est venu... quelque chose d'unique... qui ne reviendra plus jamais de cette façon, une sensation d'une telle violence qu'encore maintenant, après tant de temps écoulé, quand, amoindrie, en partie effacée elle me

revient, j'éprouve... mais quoi? quel mot peut s'en saisir? pas le mot à tout dire: « bonheur », qui se présente le premier, non, pas lui... « félicité », « exaltation », sont trop laids, qu'ils n'y touchent pas... et « extase »... comme devant ce mot ce qui est là se rétracte... « Joie », oui, peut-être... ce petit mot modeste, tout simple, peut effleurer sans grand danger... mais il n'est pas capable de recueillir ce qui m'emplit, me déborde, s'épand, va se perdre, se fondre dans les briques roses, les espaliers en fleurs, la pelouse, les pétales roses et blancs, l'air qui vibre parcouru de tremblements à peine perceptibles, d'ondes... des ondes de vie, de vie tout court, quel autre mot?... de vie à l'état pur, aucune menace sur elle, aucun mélange, elle atteint tout à coup l'intensité la plus grande qu'elle puisse jamais atteindre... jamais plus cette sorte d'intensité-là, pour rien, parce que c'est là, parce que je suis dans cela, dans le petit mur rose, les fleurs des espaliers, des arbres, la pelouse, l'air qui vibre... je suis en eux sans rien de plus, rien qui ne soit à eux, rien à moi.

[...] La brave femme [...] m'a regardée d'un air

de grande pitié et elle a dit: « Quel malheur quand même de ne pas avoir de mère. »

« Quel malheur! »... le mot frappe, c'est bien le cas de le dire, de plein fouet. Des lanières qui s'enroulent autour de moi, m'enserrent... Alors c'est ça, cette chose terrible, la plus terrible qui soit, qui se révélait au-dehors par des visages bouffis de larmes, des voiles noirs, des gémissements de désespoir... le « malheur » qui ne m'avait jamais approchée, jamais effleurée, s'est abattu sur moi. Cette femme le voit. Je suis dedans. Dans le malheur. Comme tous ceux qui n'ont pas de mère. Je n'en ai donc pas. C'est évident, je n'ai pas de mère. Mais comment est-ce possible? Comment ça a-t-il pu m'arriver, à moi? Ce qui avait fait couler mes larmes que maman effaçait d'un geste calme, en disant: « Il ne faut pas... » aurait-elle pu le dire si ç'avait été le « malheur »?

Je sors d'une cassette en bois peint les lettres que maman m'envoie, elles sont parsemées de mots tendres, elle y évoque « notre amour », « notre séparation », il est évident que nous ne sommes pas séparées pour de bon, pas pour toujours... Et c'est ça, un malheur? Mes parents, qui savent mieux, seraient stupéfaits s'ils entendaient ce mot... papa serait agacé, fâché... il déteste ces grands mots. Et maman dirait: Oui, un malheur quand on s'aime comme nous nous aimons... mais pas un vrai malheur... notre « triste séparation », comme elle l'appelle, ne durera pas... Un malheur, tout ça? Non, c'est impossible. Mais pourtant cette femme si ferme, si solide, le voit. Elle voit le malheur sur moi, comme elle voit « mes deux yeux sur ma figure ».

Personne d'autre ici ne le sait, ils ont tous autre chose à faire. Mais elle qui m'observe, elle le reconnaît, c'est bien lui: le malheur qui s'abat sur les enfants dans les livres dans *Sans Famille*, dans *David Copperfield*. Ce même malheur a fondu sur moi, il m'enserme, il me tient.

Je reste quelque temps sans bouger, recroquevillée au bord de mon lit... Et puis tout en moi se révolte, se redresse, de toutes mes forces je repousse ça, je le déchire, j'arrache ce carcan, cette carapace. Je ne resterai pas dans ça, où cette femme me m'enserme... elle ne sait rien, elle ne peut pas comprendre.

— C'était la première fois que tu avais été prise ainsi, dans un mot?

— Je ne me souviens pas que cela me soit arrivé avant. Mais combien de fois depuis ne me suis-je pas évadée terrifiée hors des mots qui s'abattent sur vous et vous enferment.

— Même le mot « bonheur », chaque fois qu'il était tout près, si près, prêt à se poser, tu cherchais à l'écarter... Non, pas ça, pas un de ces mots, ils me font peur, je préfère me passer d'eux, qu'ils ne s'approchent pas, qu'ils ne touchent à rien... rien ici, chez moi, n'est pour eux.

Nous revenons, Véra et moi, de l'avenue d'Orléans où nous sommes allées faire des achats. nous marchons tranquillement le long de la rue d'Alésia, nous allons quelques pas plus loin et nous traversons pour entrer dans la rue Marguerite. quand tout à coup je pose la main sur la main de Véra qui tient légèrement soulevée sa longue jupe. je lui demande ce qui s'appelle à brûle-pourpoint.

« Dis-moi, est-ce que tu me détestes ? »

Je savais bien que Véra ne me répondrait pas. « Oui, je te déteste »... je devais espérer que ce mot violent, lancé à l'improviste, l'accrocherait, la bloquerait vers moi, elle serait forcée de se tourner vers moi, de plonger au fond de mes yeux un regard navré et de me dire : « Mais qu'est-ce qui t'a racontés ? Mais au contraire, voyons, comment est-ce que le sens-tu pas ? »

— Non, là tu vas trop loin, tu ne pouvais pas t'attendre à de telles effusions...

— Alors je voulais au moins qu'elle me regarde...

d'un air agacé, qu'elle hausse les épaules et dise : Mais quelle stupidité ! Vraiment 'les oreilles se fanent' en entendant ça... une expression qu'elle employait souvent...

Enfin, il est certain que j'attendais, que je quêtai une petite tape rassurante.

— Et peut-être as-tu cherché à profiter de ce calme, de cette entente pour l'effrayer : Tu vois, regarde, maintenant, quand tu te conduis si bien, observe ce qui se passe parfois en toi, ces brusques fureurs rentrées, ces bouillonnements, ces sifflements qui te viennent on ne sait d'où... peut-être de ma seule présence... regarde, voilà comment on nomme ça : 'détester', ça s'appelle ainsi. C'est clair, tu me 'détestes'... Non ? Ce n'est pas clair ? Ce n'est pas ça ? Tu ne me détestes pas ? Qu'est-ce que c'est alors ? Essayons de l'examiner ensemble... en toute sincérité... nos deux âmes rapprochées... je suis toute prête à voir dans la mienne ce que tu y vois, et toi aussi... nous allons d'un même élan, d'un même cœur...

— Oui, il devait y avoir quelque chose comme ça, si incroyable que cela paraisse...

Véra s'arrête brusquement, elle garde le silence... et puis elle dit de son ton bref, péremptoire : « Comment peut-on détester un enfant ? »

Des mots qu'elle est allée chercher et qu'elle a rapportés de là où je ne peux pas la suivre... des

mots compacts, opaques où je ne perçois que ce 'on' que je connais... 'On'... les gens normaux, les gens moraux, ceux qui sont comme on doit être, ceux dont elle fait partie...

Et 'détester'... quel mot !... un de ces mots trop forts, de mauvais goût... qu'un enfant bien élevé ne doit pas employer, et surtout... quelle outrecuidance... oser se l'appliquer à lui-même...

« Est-ce que tu me détestes ? »

Mais pour qui se prend donc cet enfant ? 'détester' ! comment un enfant peut-il provoquer un pareil sentiment ?

J'ai beaucoup écrit de ces gens de ma famille, mais tandis que je le faisais ils vivaient encore, la mère et les frères, et j'ai écrit autour d'eux, autour de ces choses sans aller jusqu'à elles.

L'histoire de ma vie n'existe pas. Ça n'existe pas. Il n'y a jamais de centre. Pas de chemin, pas de ligne. Il y a de vastes endroits où l'on fait croire qu'il y avait quelqu'un, ce n'est pas vrai il n'y avait personne. L'histoire d'une toute petite partie de ma jeunesse je l'ai plus ou moins écrite déjà, enfin je veux dire, de quoi l'apercevoir, je parle de celle-ci justement, de celle de la traversée du fleuve. Ce que je fais ici est différent, et pareil. Avant, j'ai parlé des périodes claires, de celles qui étaient éclairées. Ici je parle des périodes cachées de cette même jeunesse, de certains enfouissements que j'aurais opérés sur certains faits, sur certains sentiments, sur certains événements. J'ai commencé à écrire dans un milieu qui me portait très fort à la pudeur.

Jamais bonjour, bonsoir, bonne année. Jamais merci. Jamais parler. Jamais besoin de parler. Tout reste, muet, loin. C'est une famille en pierre, pétrifiée dans une épaisseur sans accès aucun. Chaque jour nous essayons de nous tuer, de tuer. Non seulement on ne se parle pas mais on ne se regarde pas. Du moment qu'on est vu, on ne peut pas regarder. Regarder c'est avoir un mouvement de curiosité vers, envers, c'est déchoir. Aucune personne regardée ne vaut le regard sur elle. Il est toujours déshonorant. Le mot conversation est banni. Je crois que c'est celui qui dit ici le mieux la honte et l'orgueil. Toute communauté, qu'elle soit familiale ou autre, nous est haïssable, dégardante. Nous sommes ensemble dans une honte de principe d'avoir à vivre la vie. C'est là que nous sommes au plus profond de notre histoire commune, celle d'être tous les trois des enfants de cette personne de bonne foi, notre mère, que la société a assassinée. Nous sommes du côté de cette société qui a réduit ma mère au désespoir. A cause de ce qu'on a fait à notre mère si aimable, si confiante, nous haïssons la vie, nous nous haïssons.

Marguerite DURAS, L'aurant (1984)

Que je vous dise aussi ce que c'était, comment c'était. Voilà: il vole les boys pour aller fumer l'opium. Il vole notre mère. Il fouille les armoires. Il vole. Il joue. Mon père avait acheté une maison dans l'Entre-deux-Mers avant de mourir. C'était notre seul bien. Il joue. Ma mère la vend pour payer les dettes. Ce n'est pas assez, ce n'est

jamais assez. Jeune il essaie de me vendre à des clients de la Coupole. C'est pour lui que ma mère veut vivre encore, pour qu'il mange encore, qu'il dorme au chaud, qu'il entende encore appeler son nom. Et la propriété qu'elle lui a achetée près d'Amboise, dix ans d'économies. En une nuit hypothéquée. Elle paye les intérêts. Et tout le produit de la coupe des bois que je vous ai dit. En une nuit. Il a volé ma mère mourante. C'était quelqu'un qui fouillait les armoires, qui avait du flair, qui savait bien chercher, découvrir les bonnes piles de draps, les cachettes. Il a volé les alliances, ces choses-là, beaucoup, les bijoux, la nourriture. Il a volé Dô, les boys, mon petit frère. Moi, beaucoup. Il l'aurait vendue, elle, sa mère. Quand elle meurt il fait venir le notaire tout de suite, dans l'émotion de la mort. Il sait profiter de l'émotion de la mort. Le notaire dit que le testament n'est pas valable. Qu'elle a trop avantagé son fils aîné à mes dépens. La différence est énorme, risible. Il faut qu'en toute connaissance de cause je l'accepte ou je le refuse. Je certifie que je l'accepte: je signe. Je l'ai accepté. Mon frère, les yeux baissés, merci. Il pleure. Dans l'émotion de la mort de notre mère. Il est sincère. A la libération de Paris, poursuivi sans doute pour faits de collaboration dans le Midi, il ne sait plus où aller. Il vient chez moi. Je n'ai jamais très bien su, il fuit un danger. Peut-être a-t-il donné des gens, des juifs, tout est possible. Il est très doux, affectueux comme toujours après ses assassinats ou lorsqu'il lui faut vos services. Mon mari est déporté. Il compatit. Il reste trois jours. J'ai oublié, quand je sors je ne ferme rien. Il fouille. Je garde pour le retour de mon mari le sucre et le riz de mes tickets. Il fouille et prend. Il fouille encore une petite armoire dans ma chambre. Il trouve. Il prend la totalité de mes économies, cinquante mille francs. Il ne laisse pas un seul billet.

Monique DURAS, L'Amant (1984)

[la mère aussi] et fait photographier avec sa belle robe

rouge sombre et bijoux

bijoux, son sautoir et sa broche en or et jade, un petit tronçon de jade embouti d'or. Sur la photo elle est bien coiffée, pas un pli, une image. Les indigènes aisés allaient eux aussi au photographe, une fois par existence, quand ils voyaient que la mort approchait. Les photos étaient grandes, elles étaient toutes de même format, elles étaient encadrées dans des beaux cadres dorés et accrochées près de l'autel des ancêtres. Tous les gens photographiés, j'en ai vus beaucoup, donnaient presque la même photo, leur ressemblance était hallucinante. Ce n'est pas seulement que la vieillesse se ressemble, c'est que les portraits étaient retouchés, toujours, et de telle façon que les particularités du visage, s'il en restait encore, étaient atténuées. Les visages étaient apprêtés de la même façon pour affronter l'éternité, ils étaient gommés, uniformément rajeunis. C'était ce que voulaient les gens. Cette ressemblance — cette discrétion — devait habiller le souvenir de leur passage à travers la famille, témoigner à la fois de la singularité de celui-ci et de son effectivité. Plus ils se ressemblaient et plus l'appartenance aux rangs de la famille devait être patente. De plus, tous les hommes avaient le même turban, les femmes le même chignon, les mêmes coiffures tirées, les hommes et les femmes la même robe à col droit. Ils avaient tous le même air que je reconnaîtrais encore entre tous. Et cet air qu'avait ma mère dans la photographie de la robe rouge était le leur, c'était celui-là, noble, diraient certains, et certains autres, effacé.

Henriette DURAS, LA DOULEUR (1985)

J'ai retrouvé ce Journal dans deux cahiers des armoires bleues de Neauphle-le-Château.

Je n'ai aucun souvenir de l'avoir écrit.

Je sais que je l'ai fait, que c'est moi qui l'ai écrit, je reconnais mon écriture et le détail de ce que je raconte, je revois l'endroit, la gare d'Orsay, les trajets, mais je ne me vois pas écrivant ce Journal. Quand l'aurais-je écrit, en quelle année, à quelles heures du jour, dans quelle maison ? Je ne sais plus rien.

Ce qui est sûr, évident, c'est que ce texte-là, il ne me semble pas pensable de l'avoir écrit pendant l'attente de Robert L.

Comment ai-je pu écrire cette chose que je ne sais pas encore nommer et qui m'épouvante quand je la relis. Comment ai-je pu de même abandonner ce texte pendant des années dans cette maison de campagne régulièrement inondée en hiver.

La première fois que je m'en soucie, c'est à partir d'une demande que me fait la revue Sorcières d'un texte de jeunesse.

La Douleur est une des choses les plus importantes de ma vie. Le mot « écrit » ne conviendrait pas. Je me suis trouvée devant des pages régulièrement pleines d'une petite écriture extraordinairement régulière et calme. Je me suis trouvée devant un désordre phénoménal de la pensée et du sentiment auquel je n'ai pas osé toucher et au regard de quoi la littérature m'a fait honte.

Il a dû me regarder et me reconnaître et sourire. J'ai hurlé que non, que je ne voulais pas voir [...]. La guerre sortait dans des hurlements. Six années sans crier.

Le docteur est arrivé. Il s'est arrêté net, la main sur la poignée, très pâle. Il nous a regardés puis il a regardé la forme sur le divan. Il ne comprenait pas. Et puis il a compris: cette forme n'était pas encore morte, elle flottait entre la vie et la mort et on l'avait appelé, lui, le docteur, pour qu'il essaye de la faire vivre encore. Le docteur est entré. Il est allé jusqu'à la forme et la forme lui a souri.

S'il avait mangé dès le retour du camp, son estomac se serait déchiré sous le poids de la nourriture, ou bien le poids de celle-ci aurait appuyé sur le cœur qui lui, au contraire, dans la caverne de sa maigreur était devenu énorme: il battait si vite qu'on n'aurait pas pu dire qu'il battait à proprement parler mais qu'il tremblait comme sous l'effet de l'épouvante. Non, il ne pouvait pas manger sans mourir. Or il ne pouvait plus rester encore sans manger sans en mourir. C'était là la difficulté.

Annie ERNAUX, la place (1983)

Dans le train du retour, le dimanche, j'essayais d'amuser mon fils pour qu'il se tienne tranquille, les voyageurs de première n'aiment pas le bruit et les enfants qui bougent. D'un seul coup, avec stupeur, « maintenant, je suis vraiment une bourgeoise » et « il est trop tard ».

Plus tard, au cours de l'été, en attendant mon premier poste, « il faudra que j'explique tout cela ». Je voulais dire, écrire au sujet de mon père, sa vie, et cette distance venue à l'adolescence entre lui et moi. Une distance de classe, mais particulière, qui n'a pas de nom. Comme de l'amour séparé.

Par la suite, j'ai commencé un roman dont il était le personnage principal. Sensation de dégoût au milieu du récit.

J'écris lentement. En m'efforçant de révéler la trame significative d'une vie dans un ensemble de faits et de choix, j'ai l'impression de perdre au fur et à mesure la figure particulière de mon père. L'épure tend à prendre toute la place, l'idée à courir toute seule. Si au contraire je laisse glisser les images du souvenir, je le revois tel qu'il était, son rire, sa démarche, il me conduit par la main à la foire et les manèges me terrifient, tous les signes d'une condition partagée avec d'autres me deviennent indifférents. A chaque fois, je m'arrache du piège de l'individuel.

Depuis peu, je sais que le roman est impossible. Pour rendre compte d'une vie soumise à la nécessité, je n'ai pas le droit de prendre d'abord le parti de l'art, ni de chercher à faire quelque chose de « passionnant », ou d'« émouvant ». Je rassemblerai les paroles, les gestes, les goûts de mon père, les faits marquants de sa vie, tous les signes objectifs d'une existence que j'ai aussi partagée.

Aucune poésie du souvenir, pas de dérision jubilante. L'écriture plate me vient naturellement, celle-là même que j'utilisais en écrivant autrefois à mes parents pour leur dire les nouvelles essentielles.

Naturellement, aucun bonheur d'écrire, dans cette entreprise où je me tiens au plus près des mots et des phrases entendues, les soulignant parfois par des italiques. Non pour indiquer un double sens au lecteur et lui offrir le plaisir d'une complicité, que je refuse sous toutes ses formes, nostalgie, pathétique ou dérision. Simplement parce que ces mots et ces phrases disent les limites et la couleur du monde où vécut mon père, où j'ai vécu aussi. Et l'on n'y prenait jamais un mot pour un autre.

Amie ERNAUX, Une femme (1988)

Ma grand-mère faisait la loi et veillait par des cris et des coups à „dresser“ ses enfants. C'était une femme rude au travail, peu commode, sans autre relâchement que la lecture des feuilletons. Elle savait tourner les lettres et, première du canton au certificat, elle aurait pu devenir institutrice. Les parents avaient refusé qu'elle parte du village. Certitude alors que s'éloigner de la famille était source de malheur. (En normand, „ambition“ signifie la douleur d'être séparé, un chien peut mourir d'ambition.) Pour comprendre aussi cette histoire refermée à onze ans, se rappeler toutes les phrases qui commencent par „dans le temps“: dans le temps, on n'allait pas à l'école comme maintenant, on écoutait ses parents, etc.

Elle tenait bien sa maison, c'est-à-dire qu'avec le minimum d'argent elle arrivait à nourrir et habiller sa famille, alignait à la messe des enfants sans trous ni taches, et ainsi s'approchait d'une dignité permettant de vivre sans se sentir des manants. Elle retournait les cols et les poignets de chemises pour qu'elles fassent double usage. Elle gardait tout, la peau du lait, le pain rassis, pour faire des gâteaux, la cendre de bois pour la lessive, la chaleur du poêle éteint pour sécher les prunes ou les torchons, l'eau du débarbouillage matinal pour se laver les mains dans la journée. Connaissant tous les gestes qui accommodent la pauvreté. Ce savoir, transmis de mère en fille pendant des siècles, s'arrête à moi qui n'en suis plus que l'archiviste.

De tous, c'est ma mère qui avait le plus de violence et d'orgueil, une clairvoyance révoltée de sa position d'inférieure dans la société et le refus d'être seulement jugée sur celle-ci. L'une de ses réflexions fréquentes à propos des gens riches, „on les vaut bien“. C'était une belle blonde assez forte („on m'aurait acheté ma santé“), aux yeux gris. Elle aimait lire tout ce qui lui tombait sous la main, chanter les chansons nouvelles, se farder, sortir en bande au cinéma, au théâtre voir jouer *Roger la honte* et *Le Maître de forges*. Toujours prête à „s'en payer“.

Mais à une époque et dans une petite ville où l'essentiel de la vie sociale consistait à en apprendre le plus possible sur les gens, où s'exerçait une surveillance constante et naturelle sur la conduite des femmes, on ne pouvait qu'être prise entre le désir de „profiter de sa jeunesse“ et l'obsession d'être „montrée du doigt“. Ma mère s'est efforcée de se conformer au jugement le plus favorable porté sur les filles travaillant en usine: „ouvrière *mais* sérieuse“, pratiquant la messe et les sacrements, le pain bénit, brodant son trousseau chez les soeurs de l'orphelinat, n'allant jamais au bois seule avec un garçon. Ignorant que ses jupes raccourcies, ses cheveux à la garçonne, ses yeux „hardis“, le fait surtout qu'elle travaille avec des hommes, suffisaient à empêcher qu'on la considère comme ce qu'elle aspirait à être, „une jeune fille comme il faut“.

Il me semble maintenant que j'écris sur ma mère pour, à mon tour, la mettre au monde.

Elle a poursuivi son désir d'apprendre à travers moi. Le soir, à table, elle me faisait parler de mon école, de ce qu'on m'enseignait, des professeurs. Elle avait plaisir à employer mes expressions, la „récré“, les „compos“ ou la „gym“. Il lui semblait normal que je la „reprenne“ quand elle avait dit un „mot de travers“. Elle ne me demandait plus si je voulais „faire collation“, mais „goûter“. Elle m'emmenait voir à Rouen des monuments historiques et le musée, à Villequier les tombes de la famille Hugo. Toujours prête à admirer. Elle lisait les livres que je lisais, conseillés par le libraire. Mais parcourant aussi parfois *Le Hérisson* oublié par un client et riant: „C'est bête et on le lit quand même!“ (En allant avec moi au musée, peut-être éprouvait-elle moins la satisfaction de regarder des vases égyptiens que la fierté de me pousser vers des connaissances et des goûts qu'elle savait être ceux des gens cultivés. Les gisants de la cathédrale, Dickens et Daudet au lieu de *Confidences*, abandonné un jour, c'était, sans doute, davantage pour mon bonheur qu pour le sien.)

Je la croyais supérieure à mon père, parce qu'elle me paraissait plus proche que lui des maîtresses et des professeurs. Tout en elle, son autorité, ses désirs et son ambition, allait dans le sens de l'école. Il y avait entre nous une connivence autour de la lecture, des poésies que je lui récitais, des gâteaux au salon de thé de Rouen, dont il était exclu. Il me conduisait à la foire, au cirque, aux films de Fernandel, il m'apprenait à monter à vélo, à reconnaître les légumes du jardin. Avec lui je m'amusais, avec elle j'avais des „conversations“. Des deux, elle était la figure dominante, la loi.

Amy ERNAUX, Une femme (1988)

A l'adolescence, je me suis détachée d'elle et il n'y a plus eu que la lutte entre nous deux.

Dans le monde où elle avait été jeune, l'idée même de la liberté des filles ne se posait pas, sinon en termes de perdition. On ne parlait de la sexualité que sur le mode de la grivoiserie interdite aux „jeunes oreilles“ ou du jugement social, avoir bonne ou mauvaise conduite. Elle ne m'a jamais rien dit et je n'aurais pas osé lui demander quoi que ce soit, la curiosité étant déjà considérée comme le début du vice. Mon angoisse, le moment venu, de lui avouer que j'avais mes règles, prononcer pour la première fois le mot devant elle, et sa rougeur en me tendant une garniture, sans m'expliquer la façon de la mettre.

Elle n'a pas aimé me voir grandir. Lorsqu'elle me voyait déshabillée, mon corps semblait la dégoûter. Sans doute, avoir de la poitrine, des hanches signifiait une menace, celle que je coure après les garçons et ne m'intéresse plus aux études. Elle essayait de me conserver enfant, disant que j'avais treize ans à une semaine de mes quatorze ans, me faisant porter des jupes plissées, des socquettes et des chaussures plates. Jusqu'à dix-huit ans, presque toutes nos disputes ont tourné autour de l'interdiction de sortir, du choix des vêtements (son désir répété, par exemple, que j'aie une gaine au-dehors, „tu serais mieux habillée“). Elle entrait dans une colère disproportionnée, en apparence, au sujet: „Tu ne va TOUT DE MEME PAS sortir comme ça“ (avec cette robe, cette coiffure, etc.) mais qui me paraissait normale. Nous savions toutes les deux à quoi nous en tenir: elle, sur mon désir de plaire aux garçons, moi, sur sa hantise qu'il „m'arrive un malheur“, c'est-à-dire coucher avec n'importe qui et tomber enceinte.

Son histoire s'arrête, celle où elle avait sa place dans le monde. Elle perdait la tête. Cela s'appelle la maladie d'Alzheimer, nom donné par les médecins à une forme de démence sénile. Depuis quelques jours, j'écris de plus en plus difficilement, peut-être parce que je voudrais ne jamais arriver à ce moment. Pourtant, je sais que je ne peux pas vivre sans unir par l'écriture la femme démente qu'elle est devenue, à celle forte et lumineuse qu'elle avait été.

Elle a passé un autre hiver. Le dimanche après Pâques, je suis venue la voir avec du forsythia. Il faisait gris et froid. Elle était dans la salle à manger avec les autres femmes. La télévision marchait. elle m'a souri quand je me suis approchée d'elle. J'ai roulé son fauteuil jusqu'à sa chambre. J'ai arrangé les branches de forsythia dans un vase. Je me suis assise à côté d'elle et je lui ai donné à manger du chocolat. On lui avait mis des chaussettes de laine brune montant au-dessus du genou, une blouse trop courte qui laissait découvertes ses cuisses amaigries. Je lui ai nettoyé les mains, la bouche, elle avait la peau tiède. A un moment, elle a essayé de saisir les branches de forsythia. Plus tard, je l'ai ramenée à la salle à manger, c'était l'émission de Jacques Martin, „L'école des fans“. Je l'ai embrassée et j'ai pris l'ascenseur. Elle est morte le lendemain.

Dans la semaine qui a suivi, je revoyais ce dimanche, où elle était vivante, les chaussettes brunes, le forsythia, ses gestes, son sourire quand je lui avais dit au revoir, puis le lundi, où elle était morte, couchée dans son lit. Je n'arrivais pas à joindre les deux jours.

Maintenant, tout est lié.

Ceci n'est pas une biographie, ni un roman naturellement, peut-être quelque chose entre la littérature, la sociologie et l'histoire. Il fallait que ma mère, née dans un milieu dominé, dont elle a voulu sortir, devienne histoire, pour que je me sente moins seule et factice dans le monde dominant des mots et des idées où, selon son désir, je suis passée.

Je n'entendrai plus sa voix. C'est elle, et ses paroles, ses mains, ses gestes, sa manière de rire et de marcher, qui unissaient la femme que je suis à l'enfant que j'ai été. J'ai perdu le dernier lien avec le monde dont je suis issue.

(avant - après de l'auteur, Mars 1996)

C'est dans la période où elle était encore chez moi que je me suis mise à noter sur des bouts de papier, sans date, des propos, des comportements de ma mère qui me rem-plaçaient de terreur. Je ne pouvais supporter qu'une telle dégradation frappe ma mère. Un jour, j'ai rêvé que je lui criais avec colère : « Arrête d'être folle ! » Par la suite, quand je revenais de la voir à l'hôpital de Montoise, il me fallait à toute force écrire sur elle, ses paroles, son corps, qui m'était le plus en plus proche. J'écrivais très vite, dans la violence des sensations, sans réfléchir ni chercher d'ordre.

Sans cesse, partout, j'avais l'image de ma mère en ce lieu.

En 85, j'ai entrepris un récit de sa vie, avec culpabilité. J'avais l'impression de me lancer dans le temps où elle ne serait plus vivais aussi dans le déchirement d'une lecture où je l'imaginais, jeune, allant vers le monde, et le présent des visites qui me mènent à l'inexorable dégradation de son

A la mort de ma mère j'ai déchiré le début de récit, en recommençant un autre qui est paru en 88, *Une femme*. Durant tout le temps que j'ai écrit ce livre, je n'ai pu relire les pages rédigées pendant la maladie de ma mère. Elles m'étaient comme interdites : j'avais consigné ses derniers mois, ses derniers jours, l'avant-dernier même, sans savoir qu'ils l'étaient. Cette inconscience de la suite — qui caractérisé peut-être toute écriture, la mienne sûrement — avait un aspect effrayant. D'une certaine façon, ce journal des visites me conduisait vers la mort de ma mère.

Longtemps, j'ai pensé que je ne le publierais jamais. Peut-être désirais-je laisser à ma mère et de ma relation avec elle, une seule image, une seule vérité, celle que j'ai tenté d'approcher dans *Une femme*. Je crois maintenant que l'unicité, la cohérence auxquelles aboutit une œuvre — quelle qu'elle soit par ailleurs la volonté de prendre en compte les données les plus contradictoires — doivent être mises en danger.

Plus les fois que c'est possible. En rendant publiques ces pages, l'occasion s'en présente pour moi.

Je les livre telles qu'elles ont été écrites, dans la stupeur et le bouleversement que j'éprouvais alors. Je n'ai rien voulu modifier dans la transcription de ces moments où je me tenais près d'elle, hors du temps sinon peut-être celui d'une petite enfance retrouvée —, de toute pensée, sauf : « C'est ma mère ». Ce n'était plus la femme que j'avais toujours connue au-dessus de son vie, et pourtant, sous sa figure inhumaine, par sa voix, ses gestes, son rire, était ma mère, plus que jamais.

En aucun cas, on ne lira ces pages comme un témoignage objectif sur le « long jour » en maison de retraite, encore moins comme une dénonciation (les souvenirs étaient, dans leur majorité, d'un je vouement attentif), seulement comme le résidu d'une douleur.

« Je ne suis pas sortie de ma nuit » est la dernière phrase que ma mère a écrite.

Annie F. N. MAX, "Je ne suis pas sortie de ma nuit" (1997)

Amie ERNAUX, "Je ne suis pas sortie de ma nuit" (1997)

26 juillet 1984

Je me demande si je pourrais faire un livre sur elle comme *La place*. Il n'y avait pas de réelle distance entre nous. De l'identification.

dimanche 23 septembre 1984

Dans le train, il y a quelques jours, une religieuse aux yeux brillants, protubérants, fixait le monde. C'était le visage de l'Inquisition. J'ai pensé avec malaise à ma mère.

L'infirmière m'a dit qu'elle parlait toujours de moi, seulement de moi. Culpabilité. Je remarque aussi qu'elle se prend souvent pour moi.

Je suis née parce que ma sœur est morte, je l'ai remplacée. Je n'ai donc pas de moi.

lundi 7 avril 1986

Elle est morte. J'ai une peine immense. Depuis ce matin, je pleure. Je ne sais pas ce qui est en train de se passer. Tout est là. Les comptes sont arrêtés, oui. On ne peut pas prévoir la douleur. Ce désir de la voir encore. Ce moment est arrivé sans que je

l'aie imaginé, prévu. Je la préférais morte.

J'ai envie de vomir, j'ai mal à la tête. J'ai eu tout ce temps pour me réconcilier avec elle mais je n'en ai pas fait assez. Ne pas avoir pensé hier que c'était peut-être la dernière fois que je la voyais.

Les forsythias que je lui ai apportés hier étaient encore sur la table, dans le pot de confiture. Je lui avais aussi apporté du chocolat «Fruits des bois» et elle avait mangé toute la tablette. Je l'avais rasée, lui avais mis de l'eau de Cologne. C'est fini. Elle n'était «rien que la vie». Elle tendait les mains en avant pour attraper.

Jeudi 10 avril 1986

J'ai partout cherché l'amour de ma mère dans le monde. Ce n'est pas de la littérature ce que j'écris. Je vois la différence avec les livres que j'ai faits, ou plutôt non, car je ne sais pas en faire qui ne soient pas ce désir de sauver, de comprendre, mais de sauver d'abord.

Je relis plusieurs fois le journal avant d'en saisir le sens. Il n'y a pas de livre que je pourrais supporter. Certains seraient intolérables parce qu'ils raconteraient ce que je tiens de vivre. Les autres parfaitement inutiles, des fabrications.

mercredi 8 avril 1986

Horreur d'imaginer un livre sur elle. La littérature ne peut rien.